Document généré le 16 avr. 2024 15:40

Séquences
La revue de cinéma

Proje(c)t Y
La rencontre de trois universités

Mario Bonenfant

Numéro 203, juillet–août 1999

URI : https://id.erudit.org/iderudit/49012ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bonenfant, M. (1999). Proje(c)t Y : la rencontre de trois universités. *Séquences*, (203), 23–24.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

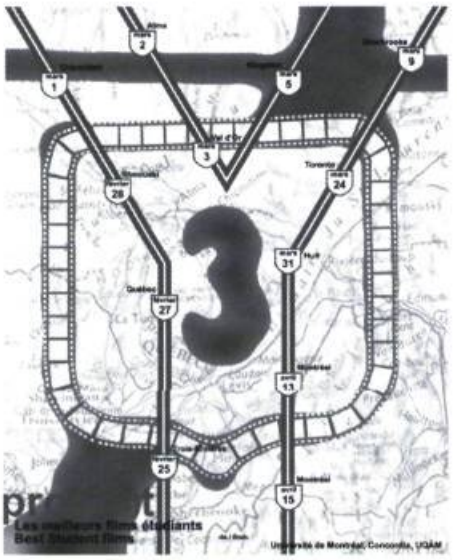
Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Proje(c)t Y

La rencontre de trois universités



Depuis trois ans, un noyau d'étudiants en cinéma de l'Université de Montréal a pris l'initiative de rassembler une sélection de films provenant des trois universités montréalaises offrant des cours de cinéma. Les occasions de voir des courts métrages étant rares en dehors des projections de fin d'année et des festivals ponctuels, les organisateurs ont rassemblé, en 1997, un premier programme présenté un soir seulement, à l'Université Concordia. Dès sa deuxième année, Proje(c)t Y est devenu nomade et a fait une tournée de projections avec l'aide de quelques collaborateurs et de commanditaires. En 1999, de février à avril, un nouveau programme de quatorze films de tous genres (fiction, documentaire, animation, expérimental), en français et en anglais, bref trois heures de projection, avec entracte, a été présenté dans neuf villes du Québec et, pour la première fois, à Windsor et à Toronto.

Étonnante, cette convergence de trois universités, comme le suggère la forme de la lettre Y. L'origine véritable du nom reste d'ailleurs mystérieuse puisqu'il s'agit d'une boutade lancée autour d'une table, un soir de party. Le programme nous offre, en un coup d'œil, un portrait assez vivant et actuel des visions des étudiants et fait aussi ressortir les couleurs et la personnalité de chaque université. Par exemple, sur quatre films, l'Université de Montréal présente trois créations collectives, un mode de fonctionnement qui fait en sorte que chacun semble vraiment plus impliqué dans la production, puisque ce n'est pas le film de celui-ci ou de celle-là. Une de ces créations est tellement collective que le film s'intitule *(...)*. Au programme, on mentionne d'ailleurs aussi qu'il s'agit d'un film de (...), avec (...), et pour toute description, on nous donne encore du fameux (...). C'est ce qui est merveilleux avec les courts métrages, mais souvent trop déroutant pour l'industrie ou pour la télévision: c'est un univers d'exceptions et de surprises, sans format conventionnel.

(...) commence comme un film expérimental, sur des images de ville, avec des effets visuels grattés sur la pellicule au rythme des accents musicaux. Mais, très vite, le film nous présente deux jeunes qui regardent le monde du haut d'un édifice, et cela devient un commentaire social. Ils n'ont pas envie d'être comme les autres: «Moi j'veux pu paraître, j'veux disparaître...». Un des réalisateurs de ce film de groupe, Thierry Gendron, est d'ailleurs à l'origine de la création du premier Proje(c)t Y, aujourd'hui coordonné par Mia Desrochers de la même université. Il n'est pas étonnant que cette initiative très *collective* vienne donc de l'Université de Montréal qui présentait aussi *La Chanson de Félix*, *Ça coûte un bras* et *Rien à voir*. Ce dernier film signé Sophie Deraspe, présentait une intéressante dérive de deux jeunes femmes, parties, sac au dos, à la rencontre d'elles-mêmes, dans un univers urbain qui se transforme en un monde de gitans.

L'Université Concordia, avec ses deux départements et ses deux campus, propose à elle seule plus de la moitié des films présentés. Cinq proviennent du département des Beaux-arts et, ici encore, on reconnaît son cinéma d'animation avec *Phil Karew*, de Greg Houston, et sa grande habileté dans la création de films expérimentaux avec *Hydromane*, de Gerda Johanna Cammaer, présenté aux Rendez-vous du cinéma québécois, et avec *Family Pride*, d'Alex Bussière et Ivan Zavada. Ce dernier est aussi un documentaire, tout comme *Bohemians*, de Tod Van Dyk qui nous fait vivre un moment dans la vie des vendeurs de sapins de Noël dans les froides rues de New York, au mois

de décembre. Dans la plus pure tradition du documentaire qui prend le temps de nous faire voir et de nous faire ressentir le choses, on finit par avoir froid nous aussi. Côté fiction, *The Monk, the Apple, the Cow and its Influence*, de Karolilna Jonsson, aussi présenté aux Rendez-vous, nous transporte dans un univers monacal avec un certain souci cinématographique utilisant le noir et blanc, les angles de caméra, la musique, la distribution et la mise en scène pour créer des ambiances et raconter une histoire mystérieuse, hilarante et onirique.

Toujours de Concordia, le département de Communication présentait trois films dont deux documentaires: *Oui non parfois...*, de Valérie Ascah, sur le bonheur, les peurs et les rêves, et l'excellent *Muki Meeting*, de Chloé B. Fortin et Lara Rosenoff, qui nous fait rencontrer une famille Raramuri des montagnes Nord-Mexicaines d'une façon bien peu conventionnelle. C'est d'ailleurs ce film qui s'est fait le plus remarquer du jury de cinéastes et de producteurs à qui on a demandé de remettre des prix en argent et en services, à l'occasion de la dernière projection de la tournée de Proje(c)t Y. Le troisième film présenté était *Maya*, de Rory Kenny, une réflexion délirante qui a aussi obtenu plusieurs mentions du même jury.

L'Université du Québec à Montréal n'avait que deux films, mais elle n'en produit que quatre par année, contrairement à dix à l'Université de Montréal et plus de trente à Concordia. La tendance est ici au film fortement narratif, tout comme à l'U. de M., à la différence près qu'on y utilise plus souvent des comédiens reconnus. Ainsi, Emmanuel Bilodeau et Geneviève Rochette jouent dans *Pas de deux sur chanson triste*, de Gael Juestz d'Ynglemare, un film étonnant qui nous bouscule entre les fantasmes et la réalité d'un homme qui ne veut pas voir que son amie... n'est plus là. Et pour finir, la projection se terminait avec l'excellent *Karaoké*, de Stéphane Lafleur, qui a rejoint les goûts du public, ceux des jurés et même des organisateurs de l'événement Magnifico qui l'ont inclus dans le premier programme du nouveau Cinéma Parallèle au complexe Ex-Centris. *Karaoké* est un film drôle, profond et ironique qui pose les questions des jeunes qui se cherchent une place dans la société et qui ne se reconnaissent pas dans les pages des offres d'emploi des journaux. Une remise en question qui interroge aussi le vide: «J'attends comme tout le monde... J'attend aussi la sortie de **Star Wars**...». Maintenant que **The Phantom Menace** est en salle, il sera intéressant de suivre le cheminement du réalisateur et de ses personnages futurs.

Le comité organisateur de Proje(c)t Y est composé de dix-sept membres dirigés par six étudiants des universités concernées. Les onze autres étudiants sont originaires des régions où l'on présente les films (Trois-Rivières, Québec, Rimouski, Chicoutimi, Alma, Val d'Or, Hull, Sherbrooke, Kingston, Toronto et Montréal), une formidable pyramide culturelle qui n'est pas encore très connue mais qui récidivera l'année prochaine. À l'heure des antagonismes latents entre Génies, Jutra, Rendez-vous et certains festivals, cette initiative de cinéastes en herbe exprime une ouverture d'esprit qu'il est rare de rencontrer dans les milieux cinématographiques professionnels. En attendant un monde meilleur, souhaitons au Proje(c)t Y une aussi bonne cuvée pour l'année prochaine.

Mario Bonenfant

Line-Up – Superficialité des modes éphémères

Line-Up

Portier de nuit

Dans une *voix off* que nous accordions à Ziad Touma (nº 197, p. 9), le jeune réalisateur préférait ne pas parler de *Line-Up*, son nouveau court métrage. Il penchait plutôt en faveur de «laisser la parole à la magie du cinéma pour vous emporter au gré de la pellicule». À première vue, le film laisse le spectateur presque indifférent tant les thèmes abordés ne s'imposent guère. Quoi de plus futile que de montrer des gens faisant la file à la porte d'une discothèque en attendant que le portier les laisse entrer!

Et pourtant, en regardant de près, il paraît tout à fait évident que l'objectif cinématographique véhicule ici des particularités sensibles sur l'urbanité: culte de la jeunesse, superficialité des modes éphémères (vêtements, coiffures, comportements), mystères des plaisirs nocturnes, mais aussi solitude des individus, recherche de l'âme sœur, prédisposition d'un groupe social bien déterminé à encenser le *paraître*. Des thèmes d'une brûlante actualité que malheureusement Touma ne fait qu'effleurer. Les différents personnages défilant devant une caméra intentionnellement fixe débitent des banalités, discutant de tout et de rien, guettant avec impatience le moment propice où le portier *fantôme* leur permettra d'avoir accès à un univers hors de la réalité.

D'une part, *Line-Up* déconcerte, tant l'entreprise dégage une sensation de vide. Mais, derrière le caractère superficiel du film se cache un cinéaste impulsif qui filme par instinct. Car, pour Touma, ce n'est pas la caméra qui contrôle. Au contraire, il s'agit ici d'un film libre dont la mise en scène hautement minimaliste n'est que le reflet d'un réalisateur qui n'a rien à prouver. Simplement filmer, pour le plaisir. Comme il le confirme d'ailleurs lui-même: «Je n'ai rien à dévoiler.